

chant est fort beau, j'en conviens, mais il n'est pas tout à fait original ; et puis la *slretta* me semble quelque peu cousine d'une petite fugue de Sébastien Bach, que nous avons étudiée le mois dernier.

Cependant le jeune compositeur, qui avait d'abord suivi rigoureusement l'impression de Capuzzi, commençait à ne plus entendre ses avis : l'inspiration, ce maître céleste, murmurait à son oreille d'harmonieux préceptes, et sa voix divine étouffait la voix du maître humain. Celui-ci, dès-lors, cessa de parier ; sa plume courait avec rapidité sur le papier, et il saisissait au vol les notes fugitives qui prenaient leur essort sous les doigts du jeune maestro. Bientôt pourtant, sa main se ralentit, les notes ne se pressaient plus ; le souffle créateur qui les faisait éclore, le souffle de l'esprit qui les poussait les unes vers les autres, comme l'aiguillon qui hâte les pas tardifs d'un troupeau de bœufs dans la campagne de Rome, avait calmé sa violence ; le compositeur épuisé s'arrêtait. Capuzzi se leva :

— Très-bien, mon fils, s'écria-t-il en embrassant le jeune homme ; ceci est beau, réellement beau, trop beau même pour un intermède tel que les *Vendangeuses* ; mais nous n'avons pas le temps de choisir, et l'imprésario ne s'en plaindra pas ; je cours au théâtre ; dans huit jours l'Italie comptera un maestro de plus.

Ainsi que l'entrepreneur de théâtre l'avait promis, l'intermède des *Fendangeuses* avait été appris, répété et mis en scène en sept jours ; on le joua le huitième. Notre héros était lui-même à l'orchestre. Il tenait le piano, comme cela se pratique aux soirées de gala, dans tous les grands théâtres d'Italie et d'Allemagne où l'accompagnement symphonique se modère sur le jeu de l'auteur même. La salle était pleine, et le neveu du gouverneur de Rome, le gendre de Pepoli, présidait pour le compte de son oncle à cette